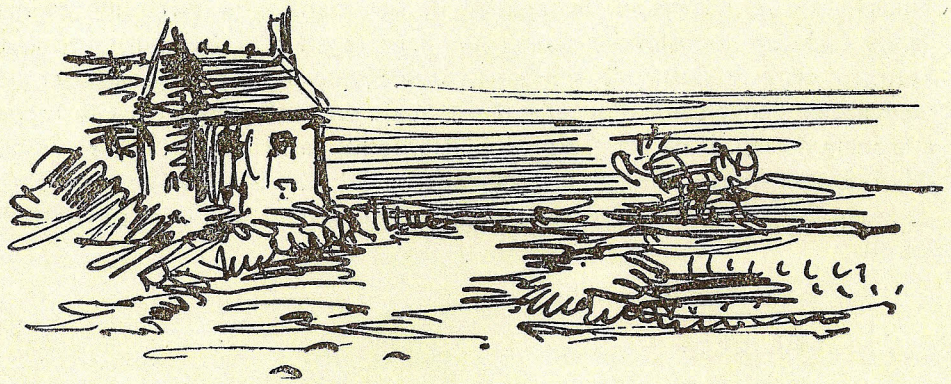


Noël 1940 en Bretagne.

CLAMORGAN.

Monsieur Brézé-Duloup, assis devant le feu, frappait les bûches du bout de sa canne ferrée; il en faisait jaillir mille étincelles. Le grand vieillard se tenait droit dans son fauteuil de bois massif, jamais il ne s'était voûté. Il était fier et méprisant comme les flammes qui, du matin au soir, montaient droites dans la cheminée, sans s'inquiéter de chauffer la grande pièce.

Monsieur Brézé-Duloup était soucieux. Sa femme morte un an auparavant préoccupait pourtant peu son esprit. Il ne ressentait pas plus son absence que la présence de sa bru — les femmes pour lui n'existaient pas. Mais il se révoltait à la pensée d'avoir un fils prisonnier, tandis qu'un officier allemand occupait une chambre au manoir. L'homme qui toute sa vie avait ordonné, avait maîtrisé, — peut-être avec tyrannie, — n'admettait pas de se sentir soudain impuissant à agir, à bouleverser ce qui ne lui plaisait pas.

La canne, à coups réguliers, s'abattait sur les bûches, les étincelles montaient dans la cheminée, gerbe après gerbe, toujours plus hautes.

La porte du fond s'ouvrit doucement : une tête frisée apparut d'abord, puis un petit garçon se glissa sur le seuil et se tint immobile en fixant son grand-père. L'enfant avait quatre ans, ses cheveux bouclés et blonds, son costume de velours noir à grande collerette blanche contrastaient avec son regard éveillé, rieur mais déjà volontaire.

Alain mettait un doigt sur la bouche pour se persuader à lui même de ne pas faire de bruit. Il voulait arriver sans être surpris auprès de son grand-père et se glisser entre ses jambes. Après, il resterait là, immobile, admirant le feu jusqu'à ce que Monsieur Brézé-Duloup rompit le silence. Le jeu voulait qu'ensuite l'enfant fut autorisé à poser des questions et découvrit, dans la conversation " d'homme à homme " qui suivait, quelque horizon toujours passionnant de la vie.

Silencieusement Alain entreprit la longue traversée de la pièce. Il avançait lentement, levant haut les genoux, les bras tendus en balancier, la bouche

ouverte, les yeux rivés sur les épaules de son grand-père. Avec une connaissance tactique approfondie du terrain il passa sous le fauteuil, surprenant l'ennemi et réussissant une manœuvre magnifique. Il ne put s'empêcher alors de narguer l'adversaire d'un clin d'œil, mais un bref grognement le rappela à la règle du jeu. Il ne bougea plus. L'attente lui parut longue, il avait aujourd'hui des questions sérieuses à traiter et trouvait que ce n'était pas le moment de jouer. Enfin Monsieur Brézé-Duloup baissa la tête et regardant son petit-fils lui dit :

— Tu as l'air d'une fille.

— Moi, galçon.

— Oui, c'est vrai, ta mère aura beau te déguiser en fille, elle n'étouffera pas en toi l'appel du sang des mâles de la famille et c'est un chant auquel on ne résiste pas, bonhomme.

Mais Alain se souciait bien de considérations aussi abstraites.

— Alo, Glan Pé, petit Noël il vient pas aujourd'hui ?

— Qui a dit ça ?

— Marie-ja qui dit à la cuisine : Noël défendu pa'il. Bon Dieu l'a p'us d'oit de naitle avec il.

IL pour Alain était l'allemand et toute l'Allemagne.

— Les femmes sont des sottes.

— Poulquoi il vient pas g'an pé. Il est p'isonnier le Zézus ?

Le vieillard ne répondit pas. Alain insista, il ne laisserait pas rayer aussi facilement du monde la fête de Noël.

— Si je le tue, moi, IL g'an pé, est-ce qu'il viendra papa et Zézus ?

Mais Monsieur Brézé-Duloup ne parut pas très impressionné par cette menace.

— Regarde-toi donc fillette.

Alain répondit tranquillement sans relever l'outrage :

— Moi, sais touer.

Le grand-père contempla son petit-fils avec plus de fierté que d'inquiétude, mais dit avec sévérité :

— On ne tue pas sans ordre militaire.

L'enfant sentit que sa menace avait porté. Il offrait un marché, il fallait choisir. Ou il tuait l'allemand, ou on lui donnait Noël. Il ajouta donc, en faisant pour atténuer le chantage, un immense sourire qui lui plissa les yeux :

— Il viendra alo le petit Noël ?

Mais le vieillard semblait ne pas avoir entendu; il avait posé sa lourde main sur l'épaule du petit, et regardant le feu s'était mis à frapper de nouveau les bûches avec sa canne. C'était le signe du silence. L'enfant n'avait plus le droit de parler. Il devint triste. Qui lui donnerait ce Noël, sinon le puissant et terrible grand-père. Il sentit son cœur se gonfler, sa gorge se

serrer, ses yeux se mouiller. Il se raidit devant le feu, mais allait fuir, car on ne pleurait pas devant Monsieur Brézé-Duloup, lorsque celui-ci serrant durement le bras de l'enfant dans un geste qu'il croyait être une caresse, lui dit :

— Oui petit homme, Noël viendra ce soir, va prévenir les femmes.

Alors Alain laissa couler ses larmes et bondissant hors de la pièce alla se jeter dans les jupes de sa mère, disant entre deux sanglots :

— Heu Heu, Petit Zézus uuuuu Hu, va venir Heu Hu, uuu Hu.

Et il entraina vers le salon sa mère suivie de Marie-Jeanne et du gardien. Il hurlait toujours, sans plus savoir pourquoi. L'émotion triste ou joyeuse appelle les larmes.

Monsieur Brézé-Duloup s'était levé.

— La veillée aura lieu ce soir, annonça-t-il.

— Mais la messe doit avoir lieu à huit heures, Monsieur, objecta timidement Yvonne qui n'avait pu donner à son beau-père d'autre nom que Monsieur.

— Nous ferons la veillée après la messe, voilà tout. Corentin, tu iras prévenir les fermiers et inviter les amis de mon fils sur le port.

— Mais Monsieur, ils n'ont pas le droit de circuler la nuit.

— Ils dormiront ici. Notre plancher de chêne n'est pas pour effrayer des marins. Marie-Jeanne, tu feras un beau réveillon.

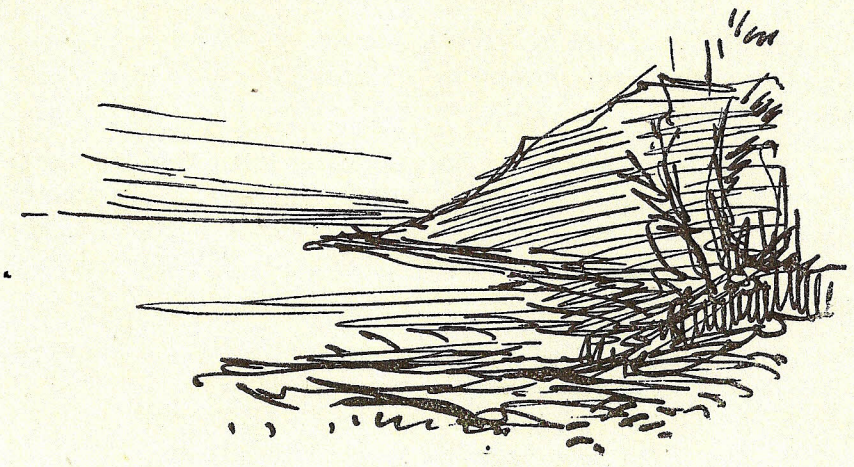
— Monsieur Brézé-Duloup, il n'y a plus rien à acheter dans les boutiques.

— Il y a tout ce qu'on veut dans les caves, dans les meules de foin et sous la terre, tu le sais aussi bien que moi.

— Il nous tuera s'il voit cela.

La canne ferrée frappa le sol avec impatience.

— Obéissez, dit le vieillard, c'est tout ce qu'on vous demande. Et il ajouta avant de quitter la pièce, en s'adressant à son petit-fils :



— Et toi, lardon, tâche de ne pas jeter ta brouette dans ses jambes.

Alain triomphateur, répondit :

— Pas sans old'e milité.

* * *

Marie-Jeanne chante et d'une voix un peu pointue :

Si Jésus revenait au monde
Le beau Seigneur à barbe blonde
Le charpentier aux grands yeux doux
Il reviendrait peut-être au monde chez nous.
You, You, You, sonnez les binious
Car Jésus peut-être va renaître
You, You, You, sonnez les binious
Car Jésus peut-être va revenir chez nous.

La veillée de Noël a commencée après la messe. Une vingtaine de Bretons sont groupés autour de l'immense feu. Yvonne assise d'un côté de la cheminée dit le chapelet et, derrière elle, les femmes répondent aux " Ave Maria." A ses pieds, Alain accroupi, fait griller des châtaignes. En face d'elle, Monsieur Brézé-Duloup frappe sur les bûches, régulièrement comme il a toujours fait. Les hommes dans l'ombre, autour de lui, parlent entre eux. Beuzec, un jeune patron de sardinier assis auprès de lui, raconte à voix basse :

— Il a demandé des bateaux pour faire demain des exercices de débarquement, on lui a dit de les prendre; mais il voulait aussi les équipages, on a dit non. D'après l'Armistice les Français ne doivent pas participer aux opérations. Le vieux Cadiou a dit alors : " Vous exigez un pavillon, lequel on mettrait alors ? Pas le français si vous êtes à bord, pas l'allemand si nous y sommes. Non vrai, Monsieur l'officier, on ne peut y aller."

— Mais on peut aller en prison, qu'il a répondu. J'ai dit alors :

— On sera nourri au moins. Il était furieux.

— On peut aussi être fusillé, qu'il a crié.

— Çà, vous êtes les maîtres, j'ai répondu. Alors il est parti sans plus rien dire, mais on voulait avoir votre opinion, Monsieur le Maire, sur ce qu'il faut faire demain.

Les deux hommes immobiles sont penchés sur l'âtre qui remplit de feu leur visage. La canne martelle les bûches. Autour d'eux, la veillée continue paisible et rituelle. On entend le murmure des " Ave," les châtaignes d'Alain craquer dans le feu et au fonds de la pièce Marie-Jeanne chanter en disposant la table:

You, You, You sonnez les binious
Car Jésus peut-être va renaître
You, You, You sonnez les binious
Car Jésus peut-être va revenir chez nous.

— Je crois, dit enfin le vieillard sans tourner la tête, qu'il devient gênant ce doryphore là. Qu'en penses-tu, Beuzec'?

— Je suis d'accord, Monsieur Brézé.

* * *

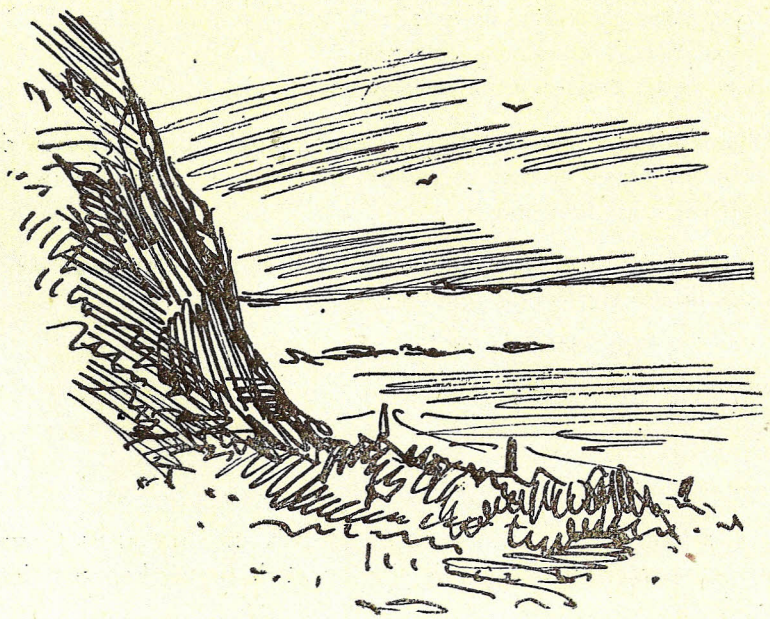
L'Oberlieutenant Schmidt marche avec désespoir dans la nuit. Il va à grands pas le long de la falaise luttant contre le vent qui cingle sa figure, contre la pluie qui coule sur sa peau malgré le col relevé de sa capote verte, contre la solitude que sa fatigue même n'arrive pas à soulager.

N'y aura-t-il pas pour lui de fête de Noël ?

Ce soir la cloche, si brève depuis qu'il a interdit de sonner plus de dix coups, a convié les chrétiens à cette messe de minuit qu'il a, dans son bon plaisir, fixée à huit heures. L'appel retentit en lui comme un déchirement. Une sorte de faiblesse, un reste d'humanité ont submergé sa volonté de soldat. Rien n'a pu le retenir. Comme un mendiant en quête d'un peu de pitié, il s'est approché de l'église. Il est resté longtemps au pied du porche, puis bien après tous les fidèles, il a poussé la porte.

L'église était humide, sans autre lumière que les cierges de l'autel; on distinguait à peine la crèche. Schmidt était resté au fond contre le bénitier et pourtant chacun avait deviné sa présence. Le prêtre faisait son sermon, mais ses mots eux-mêmes étaient tristes et âpres. Où était la joie de la Nativité, la chaleur de la crèche, le souffle de l'âne et du bœuf, le sourire de la Vierge ? La voix étranglée parlait déjà des épreuves du Christ, des souffrances de sa mère et de la lutte persévérante du fils de l'homme pour mériter le rachat des fautes et la libération de l'humanité.

L'Oberlieutenant Schmidt s'était enfui de l'église. Dieu même semblait le rejeter par la voix de ces bretons qui accaparaient le Dieu Universel pour



en faire un instrument de leur vengeance. Il marchait maintenant sur la dune, mais il frissonnait. De peur ? De froid ? Etait-il lâche ? Indigne de ce Fuhrer qui l'obligeait à mépriser les superstitions, à ne croire qu'en la grandeur des armes ?

Il marchait, il marchait, mais la fatigue l'assommait sans lui donner l'oubli. Rien ne pouvait maîtriser ce soir sa défaillance, l'orgueil ne lui tenait plus lieu d'amour, la puissance de tendresse. Oh, pouvoir ne pas être seul cette nuit.

* * *

Marie-Jeanne posait sur la table le jambon fumé, l'andouille, les crêpes chaudes et le cidre. Elle chantait toujours :

Mais s'il faut un nouveau traître
Un Judas pour trahir son maître
Qu'il renaisse ailleurs voyez vous
Il ne trouverait pas de traître chez nous.

— Glan Pé, voilà Il, cria le petit Alain.

Tout se tut aussitôt dans la pièce, chansons, prières, discussions. Sur le pas de la porte se tenait l'officier allemand. Le vieux Brézé-Duloup releva la tête et rompant le silence coupable dit tranquillement :

— Bon Noël, Monsieur Schmidt.

— Bonsoir, Monsieur Burgmaster. Je vois que vous avez une belle veillée. Eh bien, j'irai à la ville pour ne pas troubler vous. Mais un aussi riche réveillon je n'aurai pas.

Et comme l'officier allemand se retirait, tous les pêcheurs reprirent ensemble :

You, You, You sonnez les binious
Car Jésus peut-être va renaître
You, You, You sonnez les binious
Car Jésus peut-être va revenir chez nous.

Puis la veillée continua. Alain, fatigué, s'était réfugié sur les genoux de sa mère. Les yeux mi-clos l'enfant regardait les flammes danser pour lui toujours plus fugitives, plus féeriques.

Il répétait : joli le feu, joli Noël, joli le feu et cédait un instant au sommeil. Yvonne à son oreille fredonnait une berceuse :

Voici la Noël faites la veillée
Voici la Noël faites la veillée
Vos amis seront tous à l'assemblée
Va mon ami va la lune se lève
Va mon ami va la lune s'en va.

Elle reposait sa joue sur la tête blonde de son fils, sa joue où de temps en temps coulait une larme, sans cesser de chanter et de bercer l'enfant. Joli le feu... Joli Noël.

En face d'elle, Monsieur Brézé-Duloup se retourna vers Beuzec et après avoir fixé le pêcheur un instant lui dit de sa voix autoritaire et calme :

— Il pleut, la route de la ville doit être bien glissante sur la falaise mon petit.

Beuzec acquiesça de la tête, se leva et sortit doucement de la pièce.

Le temps se perd dans les veillées de Noël, en Bretagne. Tout s'efface, dans l'ombre qui estompe les lignes de la pièce, dans le murmure interminable des prières de femmes, dans la fumée des pipes de marins, dans les rêves émerveillés d'enfants qui dorment.

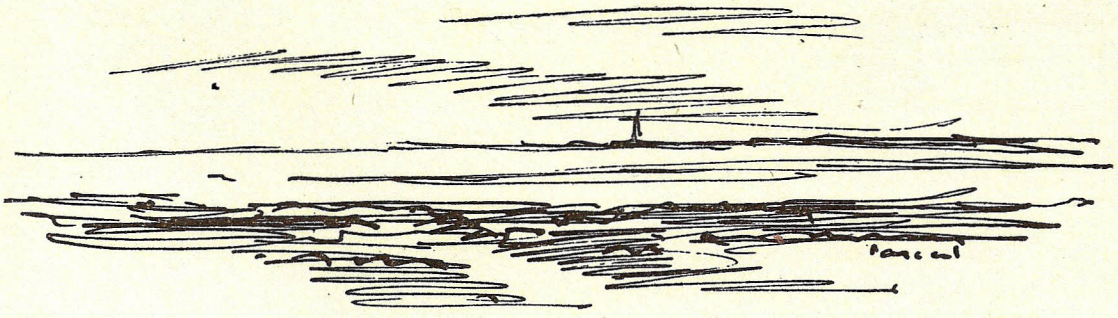
Pourtant, on entendit un bruit de bottes passer dans l'escalier et l'Oberlieutenant Schmidt, sans un regard, passa devant la porte ouverte. Le vent s'engouffra dans la pièce et aussitôt le bruit d'une moto enfla et se perdit dans le sifflement du vent. Yvonne chantait toujours :

Le mien n'y est pas, j'en suis désolée
Qu'apportera-t-il à sa fiancée
Chapelet d'argent, ceinture dorée
Ou bien l'anneau d'or de la mariée
Va mon ami va la lune se lève
Va mon ami va la lune s'en va.

Plus tard Beuzec rentre. Etait-il parti depuis une minute ou bien une heure ? Nul n'aurait pu le dire. Il reprit sa place sur le banc de chêne, se pencha pour secouer sa pipe au dessus du foyer et dit à son voisin :

— On peut se faire fusiller, Monsieur Brézé-Duloup, mais on peut aussi se casser la gueule sur la falaise.

Le vieux chef breton ne répondit pas, mais il prit son couteau et se mit à tailler dans sa canne, dans cette canne qui jouait toujours avec le feu, un anneau de mort de plus.

Minuit sonnait, la bûche brûlait plus ardente, les femmes priaient encore, les hommes buvaient toujours et Yvonne pleurait en silence, berçant le petit homme blond qui rêvait tout haut :

" Joli le feu. Joli Noël."